

Bois, Louis  
de la Chapelle Tromp ur

1957  
B55J4







LES DEHORS

TROMPEURS,

~~BP.~~

~~B684~~

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE BOISSY, de l'Académie Française.

*Représentée pour la première fois par les  
Comédiens Français ordinaires du Roi,  
le 18 Février 1740.*



Le prix est de 12 sols.



390190  
21.3.41

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St. Jacques, au  
dessous de la Fontaine St. Benoît, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXIII.



# ACTEURS.

LE BARON.

LE MARQUIS, Amant aimé de Lucile.

Monsieur DE FORLIS, Ami du Baron.

LUCILE, Fille de M. de Forlis, & promise au Baron.

CELIANTE, sœur du Baron.

LA COMTESSE, Connoissance du Baron.

LISETTE, Suivante.

CHAMPAGNE, Valet du Marquis.

UN LAQUAIS.

PL

1957

B55D4

*La Scene est à Paris , chez le Baron.*



LES DEHORS  
TROMPEURS,  
OU

L'HOMME DU JOUR,  
COMÉDIE



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

CELIANTE, LISETTE.

LISETTE;

Je suis, je suis outrée!

CELIANTE.

Eh, pourquoi donc, Lisette?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.  
Il vient, injustement, de chasser Bourguignon.  
Si cela dure, il faut désertter la maison.

A ij

C E L I A N T E.

Va , Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

L I S E T T E.

Non , un discours très-sage a causé sa disgrâce.  
 C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis  
 Occupe dans l'hôtel , quand il est à Paris.  
 Monsieur , qui sûrement l'attend cette semaine ,  
 Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à peine.  
 Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement ,  
 Hasarder là-dessus son petit sentiment :

» Monsieur , dit-il , je dois , en valet qui vous aimé ,  
 » Avouer que je suis dans une crainte extrême  
 » Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé  
 » De se voir déloger ainsi d'un air aisé.  
 » C'est un homme de nom , c'est un vieux Militaire ,  
 » Gouverneur d'une Place , & que chacun révere.  
 » Vous lui devez , Monsieur , un respect infini ,  
 » Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami ,  
 » Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre ,  
 » Pour couronner vos feux , & vous faire son gendre.  
 A peine a-t-il fini , que son zele est payé  
 D'un soufflet des plus forts , & de trois coups de pié.  
 Révolté de se voir maltraiter de la sorte ,  
 Il vent lui répliquer , il est mis à la porte.  
 Moi , je veux , par pitié , parler en sa faveur ;  
 Mais , loin de s'apaiser , Monsieur entre en fureur.  
 A moi-même il me dit les choses les plus dures.  
 Mon oreille est peu faite à de telles injures.  
 J'ai lieu d'être surprise , & j'ai peine à penser  
 Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

C E L I A N T E.

Un tel rapport m'étonne. •

L I S E T T E.

Il est pourtant fidelle.  
 Son service est trop dur. Sans vous , Mademoiselle ,  
 Dont la bonté m'attache , & m'arrête aujourd'hui ,  
 Je ne resterois pas un moment avec lui.

C E L I A N T E.

Mais mon frere est si doux.

L I S E T T E.

Oui , rien n'est plus aimable ;  
 Son commerce est charmant , son esprit agréable ,  
 Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison ;  
 Mais il n'est plus le même au sein de sa maison.



Cet homme qui paroît si liant dans le monde,  
 Chez lui quitte le Masque ; on voit la nuit profonde  
 Succéder sur son front au jour le plus serain,  
 Et tout devient alors l'objet de son chagrin.  
 Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.  
 De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempté.

CELIANTE.

Lifette , il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui , quand il se montre en laid.

CELIANTE.

Tu dois...

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colere.  
 Il est fort mauvais maître , & n'est pas meilleur frere ;  
 Le nom d'ami suffit pour en être oublié.  
 Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié ;  
 Et la jeune Lucile en est un témoignage.  
 En amant qui veut plaire , il lui rendoit hommage,  
 Quand ses yeux , au Parloir , contemploient sa beauté.  
 Mais depuis que l'Hymen entr'eux est arrêté ;  
 Qu'il a la liberté de la voir à toute heure ,  
 Et que dans ce logis elle fait sa demeure ,  
 Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.  
 D'un mari , par avance , il fait voir la froideur ;  
 Et , comme il manque au pere , il néglige la fille.

CELIANTE.

Ils font tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CELIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial ;  
 L'usage le permet , l'amitié l'en dispense,  
 Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.  
 Songe qu'il est , Lifette , un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.  
 Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite ;  
 Et , depuis quelque temps , elle est triste & muette.

CELIANTE.

Lifette , c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaieté.

C E L I A N T E.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire ,  
Et la simplicité forme son caractère.  
L'air du couvent , d'ailleurs , rend sotte.

L I S E T T E.

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit ;  
Et , pour mieux en juger , regardez - la sourire.  
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sauroit dire ;  
Son souris aussi fin qu'il paroît gracieux ,  
Nous apprend qu'elle pense , & sent encore mieux.  
Monsieur , d'enfant la traite , & la brusque sans cesse.  
A de franches guenons il fera politesse ,  
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.  
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.  
Son changement pour elle est un mauvais présage.  
Ajoutez à cela le nouveau voisinage  
De la Comtesse.

C E L I A N T E.

Elle est d'un âge à rassurer.

L I S E T T E.

Elle est encore aimable , elle peut inspirer...

C E L I A N T E.

Elle est folle à l'excès.

L I S E T T E.

On plaît par la folie.

C E L I A N T E.

Il faut du sérieux.

L I S E T T E.

Par malheur il ennuie.

La Comtesse est fort gaie , & l'enjouement séduit.  
Avec l'air du grand monde , elle a beaucoup d'esprit.  
Votre frere , entre nous , goûte fort cette veuve ,  
Et ses regards pour elle en font même une preuve.  
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel ,  
Leur estime s'accroît.

C E L I A N T E.

Et n'a rien de réel.

Comme ils sont répandus , que c'est-là leur manie ,  
Le même tourbillon les emporte & les lie ;  
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien ,  
Il paroît les serrer , & ne tient presque à rien.  
L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître ,

Se prévient sans s'aimer , se voit sans se connoître ;  
 Commerce extérieur , union sans penchant ,  
 Que fait naître l'usage & non le sentiment.  
 L'esprit vole toujours sur la superficie ,  
 Et le cœur ne se voit jamais de la partie.  
 Tel est , au vrai , le monde & sa fausse amitié :  
 C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié ;  
 Et voilà ce qui fait que je suis , que j'abhorre  
 Ce monde , presque autant que mon frere l'adore.

L I S E T T E.

Oh ! Quoi que vous disiez , il a son beau côté ;  
 Et je trouve qu'il a de la réalité.  
 Mais la Comtesse vient.

C E L I A N T E.

Tant pis.

L I S E T T E.

Elle est suivie,

D'un beau jeune Seigneur.

C E L I A N T E.

Sa visite m'ennuie.



S C E N E I I.

C E L I A N T E, LA COMTESSE, LE  
 MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

**N**OUS cherchons le Baron avec empressement ;  
 J'ai même à lui parler très-sérieusement.  
 Qu'on aille l'avertir , je ne saurois attendre.

C E L I A N T E.

J'irai , si vous voulez , le presser de descendre ,  
 Madame ?

LA COMTESSE.

Non , restez , je vous prie , avec nous ;  
 Lisette aura ce soin.

C E L I A N T E, à *Lisette*.

Vîte , dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)



## SCENE III.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE  
MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas au Marquis.*

**S**ON air est emprunté.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Mais il est noble & sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'appriivoiser, elle est un peu sauvage.

CELIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit pas.

Dans votre appartement, quoi toujours retirée ?

Jeune & formée en tout pour être désirée,

Quel injuste penchant vous porte à vous cacher ?

Il faut donc pour vous voir, qu'on vienne vous chercher ?

Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,

Vous inspirer l'amour & l'esprit du grand monde.

Se tenir constamment recluse comme vous,

C'est exister sans vivre, & n'être point pour nous.

CELIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trêve de modestie.

CELIANTE.

Vos bontés. . .

LA COMTESSE.

Laissons-là mes bontés, je vous prie.

CELIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CELIANTE.

Pour suivre votre essor, & l'esprit qui vous guide,

Ma raison est trop foible, & mon cœur trop timide.

Les

Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix ;  
Et je foudrierois mal l'honneur de votre choix.

## L A C O M T E S S E.

Vous êtes Demoiselle , & faite pour paroître ,  
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître ?  
Vous flatter , vous nourrir de cet unique soin ,  
Pour vous est un devoir ; je dis plus , un besoin ;  
Et celui de dormir , & de se mettre à table ,  
N'est pas plus fort chez nous , que celui d'être aimable.  
La nature , à mon sexe , en a fait une loi.  
Se répandre , & briller , c'est respirer pour moi.

## C É L I A N T E.

Je mets , pour moi , qui n'ai nulle coquetterie ,  
A fuir sur tout l'éclat , le bonheur de la vie ;  
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur ,  
Non dans l'esprit d'autrui , mais au fond de mon cœur.

## L E M A R Q U I S , à la Comtesse.

Au sein de la raison sa réponse est pûlée.  
J'en suis édifié.

## L A C O M T E S S E , au Marquis.

Moi , très - scandalisée.

(A Céliante.)

Mais il faut donc , par goût , que vous aimiez l'ennui ?

## C É L I A N T E.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

## L A C O M T E S S E , à part.

Qu'elle est forte à mes yeux.

## C É L I A N T E , à part.

Qu'elle est extravagante.

## S C E N E I V.

LA COMTESSE , CÉLIANTE , LE MARQUIS ,  
LISETTE.

## L A C O M T E S S E à Lisette.

**L**E Baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

## L I S E T T E.

Madame , il est parti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

L I S E T T E.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où fera-t-il ?

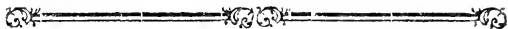
C É L I A N T E.

Je vais moi-même m'en instruire ;  
Et , quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire  
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(*Céliante fort.*)



S C E N E V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

**S**E peut-il, du Baron, que ce soit là la sœur ?  
Comment la trouvez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS.

Très-estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant.

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable.

Et le bon sens, Madame...

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.

Il sied bien à vingt ans, Monsieur, d'être sensé !

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah ! Quel travers extrême !

Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

COMÉDIE.

14

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens, & bien loin d'en rougir,  
J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prizez le bon sens ! O ciel ! Puis-je le croire ?  
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire ?  
C'est un Être nouveau qui n'avoit point paru.



SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE, *au Baron.*

AH ! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,  
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable :  
Un Marquis de vingt ans prudent & raisonnable,  
Qui l'ose déclarer, & qui n'en rougit point !

LE BARON.

C'est un modele.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais brisons sur ce point.

Un soin intéressant m'a chez vous amenée.  
Je viens vous retenir pour cet après-dinée.  
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,  
Le plus fort violon de toute l'Italie.  
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur ;  
Mais je suis chez le Duc engagé par malheur.

LA COMTESSE.

Par-tout on le souhaite, & chacun se l'arrache !  
Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît

12 LES DEHORS TROMPEURS.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable & douce violence.

Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi je l'exige de vous.

LE BARON, à la Comtesse.

Vous l'exigez !

LA COMTESSE.

Sans doute ; & vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous ?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent

Vous parler sur un point tout-à-fait important.

Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux ?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je,

Il m'allarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez :

Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est-là la cause ?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai ?



LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux ?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, & je cede à l'usage.  
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'est pas fait pour vous.  
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.  
L'hymen en vous va faire un changement extrême ;  
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même  
La moitié tout au moins du prix que vous valez.  
Etre couru, fêté par-tout où vous allez ;  
Etre aimable, amusant, & ne songer qu'à plaire,  
Voilà votre état propre, & votre unique affaire.  
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien,  
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien,  
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère,  
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire ;  
Il fuit jusques au nœud d'une forte amitié ;  
Il est toujours liant, & n'est jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable  
Doit aigrir la douceur dont vous êtes paîtri,  
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.

14 LES DEHORS TROMPEURS,

Pour l'éprouver, Madame, il est né trop aimable.  
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, sur tout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison ! Juste Ciel ! Quel langage !

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer ;  
Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous l'écouter ?  
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimère.

LE MARQUIS.

La raison, chimère !

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.  
Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe  
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe ;  
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,  
Epure les vertus, corrige les défauts ;  
Est de tous les états, comme de tous les âges,  
Et nous rend à la fois sociables & sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,  
Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus,  
Etrouffe l'enjouement, forme les fots scrupules,  
Et donne la naissance aux plus grands ridicules ;  
De l'âme qui s'élève, arrête les progrès,  
Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits ;  
Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,  
Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.

Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.  
La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi ?

LE BARON.

La chose est certaine ;  
Sous un nom opposé, vous respectez ses loix.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois ?

LE BARON.

Celle du premier ordre à qui la bourgeoisie  
Donne vulgairement le titre de folie,  
Qui met sa grande étude à badiner de tout,  
Et mere de la joie, & source du bon goût :  
Au milieu du grand monde établit sa puissance,  
Et de plaire à ses yeux enseigne la science ;  
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,  
Et fauve les dehors jusques dans ses écarts ;  
Brave les préjugés & les erreurs grossières,  
Enrichit les esprits de nouvelles lumières,  
Echauffe le génie, excite les talens,  
Sait unir la justesse aux traits les plus brillans ;  
Et se moquant des fots, dont l'univers abonde,  
Fait le vrai philosophe & le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte ! Adorable Baron !  
Vous venez pour le coup de trouver la raison ;  
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie  
De tous les agrémens de l'aimable folie.  
Le Marquis à ses loix ne se soumettra pas ;  
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même :  
Je cede comme vous à son pouvoir suprême.

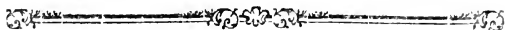
LA COMTESSE, *montrant le Baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.  
Il accorde d'un mot les partis opposés.  
Quel liant dans l'esprit & dans le caractère !  
Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.  
A trois heures chez moi je vous attends tous deux.  
Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux :  
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.  
La raison qu'aujourd'hui vous me faites connoître,

## 16 LES DEHORS TROMPEURS.

Vous parle par ma bouche , & vous fait une loi  
De vivre indépendant & libre comme moi.  
Soyons toujours en l'air : des choses de la vie  
Prenons la pointe seule & la superficie.  
Le chagrin est au fonds , craignons d'y pénétrer.  
Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.

( Elle sort. )



### S C E N E V I I.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

**N**OUS sommes seuls, Monsieur, il faut que mon cœur  
s'ouvre,

Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.  
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,  
La façon d'obliger que je mets au-dessus,  
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,  
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.  
Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement,  
Et puisque vous allez prendre un engagement,  
Instruisez-moi ; de grace, & que de vous j'apprenne  
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.  
C'est sur vos sentimens que je veux me régler ;  
Je m'y conformerai , vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,  
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.  
Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de temps ;  
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.  
Ma rapide amitié se forme en deux journées,  
Et les instans chez moi sont plus que les années.  
Un mérite d'ailleurs frappant & distingué...

LE MARQUIS.

Ah ! Monsieur...

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.  
Mon cœur, autant par goût que par reconnaissance,  
Va donc de ses secrets vous faire confidence.  
Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher.  
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.

Celle

Celle dont j'ai fait choix est jeune , belle , sage ;  
 Et sa première vûe obtient un prompt hommage.  
 Il n'est point de regards aussi doux que le sien.  
 Elle a de la naissance , elle attend un grand bien.  
 Ce qui doit à mes yeux la rendre encore plus chère ,  
 Une longue amitié m'unit avec son père.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis ! Je puis présentement  
 Vous témoigner combien...

LE BARON.

Arrêtez , doucement.

Vous croyez sur les dons que je viens de décrire ,  
 Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.  
 Détrompez-vous , Marquis ; apprenez qu'un seul trait  
 En corrompt la douceur , & gâte le portrait.  
 Cet objet si charmant dont mon ame est éprise ,  
 Sous un dehors flatteur cache un fond de bêtise :  
 Je ne fais de quel nom je le dois appeller.  
 C'est un Être qui fait à peine articuler :  
 Triste , sans sentiment , rêveuse , sans idée ,  
 C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.  
 Dans le temps qu'elle lance un coup d'œil enchanteur ;  
 Un silence stupide en dément la douceur.  
 D'aucune impression son ame n'est émue ,  
 Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le temps & vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non , il n'est pas possible , & j'y dois renoncer.  
 Après d'elle il n'est rien que n'ait tenté ma âme.  
 Tous mes efforts n'ont pu développer son ame.  
 Trompé par le desir , mon amour espéroit  
 Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.  
 Prêt d'être son époux , & brûlant de lui plaire ,  
 Je l'ai prise chez moi , de l'aveu de son père.  
 Elle est avec ma sœur qui seconde mes soins :  
 Mais inutile peine ! Elle en avance moins.  
 Son esprit chaque jour s'affoiblit , loin de croître ;  
 Je la trouvois encore moins forte dans le cloître ,  
 Elle montrait alors un peu plus d'enjouement ;  
 De petites lueurs perçoient même souvent ;  
 Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire ,  
 Et quelquefois du moins on la voyoit sourire.  
 A peine maintenant puis-je en tirer deux mots ;  
 Un Non , un Oui , placés encor mal-a-propos ,

## 18 LES DEHORS TROMPEURS,

A sa stupidité chaque moment ajoute :  
Son ame n'entend rien , quand son oreille écoute.  
Jugez présentement si mon bonheur est pur ,  
Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés , & chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.  
Pour cet objet fatal je passe , tour-à-tour ,  
Du desir au dégoût, du mépris à l'amour.  
Je la trouve imbécille , & je la vois charmante ,  
Son esprit me rebute , & sa beauté m'enchanté.  
Pour nous unir son pere arrive incessamment :  
Je tremble comme époux , je brûle comme amant.  
Quel bien de posséder une amante si belle !  
Mais prendre , mais avoir pour compagne éternelle ,  
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien ,  
Sans ame , sans esprit, dont le cœur ne sent rien ;  
Pour un homme qui pense , & né sur-tout sensible,  
Quel supplice , Marquis , & quel contraste horrible !

LE MARQUIS.

Je plains votre destin ; mais quoiqu'il soit fâcheux ,  
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas , mon malheur est extrême.  
Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous , Marquis !

LE MARQUIS.

Moi, Baron ; & pour vous consoler ,  
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.  
Apprenez un secret ignoré de tout autre :  
Ma confiance est juste , & doit payer la vôtre.  
Notre choix a d'abord de la conformité.  
J'adore , comme vous , une jeune beauté ,  
Que j'ai vue au couvent, dont la grace ingénue  
Frappe au premier abord , intéresse & remue.  
Le doux son de sa voix , & ses regards vainqueurs ,  
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.  
La nature a tout fait pour cette fille heureuse ,  
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.

Votre amante , Baron , n'a que les feuls dehors ,  
La mienne réunit seule tous les trésors.  
Ses yeux , & son fouris où regne la finesse ,  
Annoncent de l'esprit , & tiennent leur promesse ;  
Elle parle fort peu , mais pense infiniment :  
A l'égard de son cœur , c'est le pur sentiment ;  
Il s'attache , il est fait exprès pour la tendresse ;  
Et pâtri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui , je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux , & je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez , mon histoire encor n'est pas finie ,  
Vous ignorez le point critique & capital.  
Obligé d'entreprendre un voyage fatal ,  
J'ai perdu , malgré moi , ma maîtresse de vûe.  
Je ne fais , qui plus est , ce qu'elle est devenue.  
Nous nous sommes écrits d'abord exactement ,  
Et ses lettres suivoient les miennes promptement :  
Mais elle a tout-à-coup cessé de me répondre.  
J'ai pressé mon retour , je suis parti de Londre ;  
Et mes feux empressés , d'abord en arrivant ,  
M'ont fait pour la revoir voler à son couvent.  
Vain espoir ! on m'a dit qu'elle en étoit fortie ;  
C'est tout ce que j'en fais. Une main ennemie  
Que je ne connois pas l'arrache à mon amour ,  
Et ce coup à mes yeux l'enleve sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine !

Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches , vos soins , pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non , je n'espère plus d'y pouvoir réussir ,  
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne ,  
J'ai mis , depuis huit jours , tous mes gens en campagne ,  
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :  
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez ; c'est un bien qui console.  
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :  
Plus l'objet est parfait, & plus la perte aigrit.  
Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage...

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;  
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.  
Marquis, goûtons l'unique & fine fleur de douceur  
D'être les confidens mutuels de nos peines,  
Et mêlons sans témoins vos douleurs & les miennes.  
Le secret de nos cœurs est un bien précieux,  
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.  
Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.  
Que nos revers communs excitant la pitié,  
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié.

LE BARON.

Presqu'autant que le mien votre sort m'intéresse.  
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.  
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi je cours, Monsieur, m'informer de ce pas  
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.  
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.  
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,  
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

*Fin du premier Acte.*





## A C T E I I.

### SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

**D**ARLE, as-tu rien appris ? Champagne, instrui-moi vite.  
CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu fais sa demeure ?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle ?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel ?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même ;

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême !

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ;  
Sachez qu'on la marie, & même incessamment.

LE MARQUIS.

O Ciel ! Me dis-tu vrai ?

CHAMPAGNE.

Très-vrai ; je suis sincère :

Pour conclure , Monsieur , on n'attend que son père.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu ! Mais à qui l'unit-on ?

CHAMPAGNE.

Au Maître de céans , à Monsieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron !

CHAMPAGNE.

A lui-même , &amp; la chose est très- sûre

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! La singulière & fatale aventure !  
 Mais elle n'est pas vraie ; on vient de s'abuser :  
 La personne qu'il aime & qu'il doit épouser ,  
 Est brillante d'attraits , mais d'esprit dépourvûe ;  
 C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vûe ;  
 Et celle que j'adore est accomplie en tout ,  
 A l'extrême beauté joint l'esprit & le goût.

CHAMPAGNE

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle ,  
 S'il vous l'a peinte sotte , ou bien spirituelle :  
 Mais je suis bien instruit , & par mes propres yeux ,  
 Que celle qu'il épouse , & qui loge en ces lieux ,  
 Est justement la même à qui votre émissaire  
 A porté vingt billets , gage d'un feu sincère.  
 C'est la fille en un mot de Monsieur de Forlis ;  
 Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter , & ce nom seul m'éclaire ;  
 Mon esprit à présent débrouille le mystère.  
 Le Baron , pour bêtise & pour stupidité ,  
 Aura pris son air simple & sa timidité :  
 Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte ;  
 Cet effroi s'est accru par la dure contrainte  
 De former un lien qui force son penchant ;  
 Et par l'effort de taire un si cruel tourment.  
 Oui , le chagrin secret de voir tromper sa fiâme ,  
 Et j'aime à m'en flatter , a jetté dans son ame  
 Le morne abattement , cette sombre froideur ;

Qui choquent le Baron & causent son erreur.  
 Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage  
 De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage,  
 Et le garant flatteur de son amour pour moi,  
 Et qu'à regret d'un pere elle subit la loi.

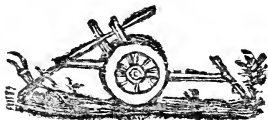
## CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre,  
 Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

## LE MARQUIS

Il est vrai, j'en frémis; c'est un bien sans effet.  
 Sa funeste douceur ajoute à mon regret;  
 Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance,  
 Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.  
 Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,  
 C'est de tous les revers le plus grand en amour;  
 Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,  
 Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,  
 Y met encore le comble, & le rend plus affreux!  
 Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,  
 Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure,  
 J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir l'heure  
 Où je devois apprendre un secret si cruel.  
 Pour moi sa découverte est un arrêt mortel :  
 Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,  
 Et du Baron du moins j'aurois la confiance.  
 Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.  
 Hélas! j'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.  
 Quel état violent! O Ciel! Que dois-je faire?  
 Dois-je fuir ou rester? M'expliquer ou me taire?  
 Que dirai-je au Baron? Pourrai-je l'aborder.  
 Ah! D'avance, mon cœur se sent intimider.  
 Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,  
 Mon trouble... justes Dieux! Je le vois qui s'avance.

(*Champagne fort.*)





## SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

J'ETOIS impatient déjà de vous revoir.  
 Eh bien ! n'avez-vous rien à me faire savoir ?  
 Répondez-moi, Marquis. Vous évitez ma vue,  
 Je vois sur votre front la douleur répandue.  
 Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton & votre air  
 M'assurent le contraire, & vous m'êtes trop cher  
 Pour vous laisser garder un si cruel silence :  
 Manqueriez-vous pour moi déjà de confiance ?  
 Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc ?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.  
 Qu'avez-vous découvert, que venez-vous d'apprendre ?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois.

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre ;  
 Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :  
 Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitié ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.  
 Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain  
 Que je vous abandonne à votre noir chagrin.  
 Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,  
 Que je n'aye arraché de vous l'aveu sincère  
 Du sujet qui vous trouble, & qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir ;

Et laissez-moi...

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine.

Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne !

Où me vois-je réduit !

LE BARON.

Cédez donc à l'effort

D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains...

LE BARON.

Vous avez tort.

Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante ,  
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante ?

LE MARQUIS.

Oui , puisque ce secret par vous m'est arraché ,  
Je voudrois que son sort me fût encore caché :  
Mes gens , de sa demeure , ont fait la découverte ;  
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte ,  
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris ?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.  
J'ai su que sa famille au plutôt la marie :  
Pour comble de chagrin je vais la voir unie  
Au destin d'un ami , qui m'enchaîne le bras !

LE BARON.

Ce coup est affligeant , mais il n'égale pas ,  
Quoi que puisse opposer votre douleur extrême ,  
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :  
Je trouve votre amour , dans ce nouveau chagrin ,  
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale , Monsieur , ma disgrâce présente ;  
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante  
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti ;  
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle ?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois  
 Promise à mon ami dont son pere a fait choix ?  
 Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse ;  
 L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;  
 Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,  
 Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?  
 L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui, Marquis, sur ce point je serois sans pitié :  
 Le scrupule est sortie en pareille matiere,  
 Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité ;  
 Et quand même j'aurois cette témérité,  
 Que puis-je espérer ?

LE BARON.

Tout, Monsieur, puisqu'on vous aime,  
 Vous devez réussir, j'en répondrais moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ?

LE BARON.

Mais à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son pere

Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,  
 D'un esprit trop craintif pour tenter ce moyen,  
 D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien ;  
 Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.

Le remords que je sens...

LE BARON.

Le remords? pure enfance!

Ayez pour mes conseils plus de docilité,  
Et le succès...

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité;  
Car son hymen, vous dis-je, est prêt de se conclure;  
Demain, ce soir peut-être, & ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit: mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis.

Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami, ferois-je un affront si sanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand.

A son plus haut degré c'est porter la sagesse.

Si vos pareils avoient cette délicatesse,

Et marquoient tant d'ardeur pour Messieurs les Maris,

Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.

Ne tenez pas ailleurs un langage semblable,

Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin;

Je forme & je veux suivre un plus juste dessein:

A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,

Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.

De l'erreur d'un ami j'abuse trop long-temps,

Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,

Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,

De mon trouble secret lui déclarer la cause.

LE BARON.

Ah! Gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

18 LES DEHORS TROMPEURS.

LE MARQUIS.

Juste Ciel ! Est-ce vous qui devez m'arrêter ?

LE BARON.

Oui , vous allez commettre une extrême imprudence :  
Mais a-t-on jamais fait pareille confiance ?

LE MARQUIS.

Eh quoi , voulez-vous donc que je trompe en ce jour ,  
Un homme que j'estime , & qui m'aime à son tour ?

LE BARON.

Oui , trompez-le , Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le , encore un coup , trompez-le , c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez ?

LE BARON.

Très-fort , & je fais plus ;

Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus !

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre ;  
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre ;  
Et portant à son cœur le coup le plus mortel ,  
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel ,  
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse ,  
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse !  
Si quelqu'un s'avisait de m'en faire un égal ,  
Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche , & changent ma pensée.  
Mon ardeur , puisqu'enfin elle s'y voit forcée ,  
Va suivre le parti que vous lui proposez :  
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez ,  
Que vous êtes , Monsieur , garant de ma conduite ,  
Que vous deviendrez seul coupable de la fuite ,  
Et que si trop avant je me laisse entraîner ,  
C'est vous & non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver , je prends sur moi la chose ,  
Sur ma parole , osez.



Je vous crois donc , & j'ose.

Avant que vous sortiez, je ferois curieux  
Que vous vissiez l'objet... Mais il s'offre à nos yeux.



## SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

**Q**UEL trouble! En la voyant, j'ai peine à me contraindre!

LUCILE, *d'un air timide, au Baron.*

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,  
Et faites politesse à Monsieur le Marquis.  
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis.  
Quoi! Vous voilà déjà toute déconcertée?  
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée!  
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi,  
Faut-il être étonnée?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi!

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle,  
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu Mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs! Où, Marquis?

LE MARQUIS.

Au couvent;  
Précisément au même où j'allois voir souvent,  
Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.  
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.  
L'estime & l'amitié les lioient de si près,  
Que l'une & l'autre alors ne se quittoient jamais;  
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,  
A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la connoître.

10 LES DEHORS TROMPEURS,

LE BARON, *à part au Marquis,*  
Mais rien n'est plus heureux pour vous que ce coup-là !  
Après de son amie elle vous servira.  
Elle est simple à l'excès ; mais on peut la conduire :  
Sait-elle votre amour ?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire ;  
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,  
Et comme ma Maîtresse , elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux ; j'en suis charmé, la chose ira plus vite.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite ,  
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non , je veux sans contrainte apprendre de sa bouche  
Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche.  
Parlez , belle Lucille , ils vous sont connu tous ,  
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous ;  
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles ;  
Ses parens , m'a-t-on dit, veulent la marier,

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel ! Quel oui funeste ! Et qu'il doit m'effrayer !

LE BARON.

Rassurez-vous ; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS , *à Lucile.*

L'approuve-t-elle ?

LUCILE.

Non.

LE BARON , *au Marquis.*

Pour vous l'heureux présage !

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent ?

C O M É D I E.

LUCILE.

Mal & bien.

LE MARQUIS

Pense-t-elle!...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours? Parlez mieux qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots font d'un grand sens pour qui fait les comprendre.  
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille :  
Mal & bien, rien, beaucoup; la singulière fille!  
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.

(*A Lucile.*)

Ma Maîtresse à mon fort est-elle bien sensible?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible;  
Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige! La voilà qui vient de proférer  
Deux phrases tout de suite..

LE MARQUIS, *à part,*

*A peine je suis maître.*

De mes sens agités!

LUCILE.

J'en ai trop dit, peut-être.

Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon!

32 LES DEHORS TROMPEURS ,

LE MARQUIS, à *Lucile*.

Non, c'est moi qui vais fortir.

(à *part.*)

Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON, au *Marquis*.

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle , adieu , songez bien , je vous prie ,  
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui ,  
Et que je suis perdu , si je n'ai son appui.

( *Il sort.* )



S C E N E I V.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

**J**E ne vous conçois pas ! Vous êtes étonnante !  
Vous paroissez toujours interdite & tremblante ;  
Vous vous présentez mal , & vous n'épargnez rien  
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien ;  
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite ,  
C'est par monosyllabe , & sans aucune suite.  
Répondez ; est-ce gêne ? Est-ce obstination ?  
Est-ce peu de lumière ? Est-ce distraction ?  
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh ! sur le pied d'éloge

Prenez-vous mon discours ?

LUCILE.

Mais comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces répliques-là ?

LUCILE.

Mais j'ai mal dit, je crois

LE BARON, à *part.*

Que ce je crois est bête !

LUCILE.

Excusez , mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE BARON.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh, beaucoup.

LE BARON.

Abrégeons, son entretien me tue,

Laissons, Mademoiselle, un discours superflu.

Il faut que le Marquis soit par vous secouru

LUCILE.

Secouru.

LE BARON

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.

S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,

Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,

Je vous le défendrais; mais son amour est sage,

Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage,

Où tout, en même temps se trouve réuni,

La naissance, le bien, avec l'âge assorti.

Son bonheur en dépend; ainsi, Mademoiselle,

C'est remplir le devoir d'une amitié fidelle.

Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a;

Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le fait déjà.

LE BARON.

N'importe, exagerez son mérite &amp; sa flâme.

Près d'elle employez tout pour attendrir son ame;

Et de son prétendu dites beaucoup de mal:

Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

34 LES DÉHORS TROMPEURS.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienfiance...

LE BARON.

Pour l'homme en question point de ménagement.

LUCILE, *riant*.

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très-expressément.

Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire ?

C'est une nouveauté ; mais j'y trouve à redire ;

Ce rire maintenant est des plus déplacés

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part*.

Ces imbéciles-là, gauches en toutes choses,

Où ne vous disent mot, ou ricannent sans causes.

(*à Lucile.*)

Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis :

Disposez votre amie en faveur du Marquis.

Ce que j'attens de vous veut de la diligence.

Il faut...

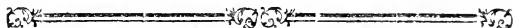
LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur ! le personnage est fort intéressant,

Et digne d'interrompre un discours important.



S C E N E I.

LUCILE, CÉLIANTE, LE BARON.

LE BARON, *à Lucile*.

**R**ÉPRÉSENTEZ sur-tout, exprès je le répète,  
Que l'ardeur du Marquis est sincère & parfaite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh ! Pour le bien graver au fond de votre esprit,

Morbleu! je ne saurois assez vous le redire.  
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monsieur? Je me retire.

SCÈNE VI.

CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

**V**ous la traitez, mon frere, avec trop de hauteur,  
Et vous l'étourdiffez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous? la douceur est charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente,  
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit;  
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.  
Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,  
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son pere.  
Pour son appartement comment allez-vous faire?  
Ma sincere amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins,  
Et pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable! Il faut autrement me conduire.  
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

E ij

# 36 LES DEHORS TROMPEURS.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,  
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables ;  
Je leurai votre esprit, votre air, votre enjurement.

CÉLIANTE.

Ah ! Ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre ;  
Je vous dis des douceurs, & vous osez vous plaindre ?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,  
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis !

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable...

LE BARON.

Le début est flatteur.

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable

Pour les gens du dehors que ménage votre art ;

A vos civilités le monde entier a part,

Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre culte :

Et l'oracle constant que votre esprit consulte :

Mais mon frère chez lui fait se dédommager

Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.

Il dépouille en entrant sa douceur politique ;

Méprisant pour le frère, dur pour son domestique,

Fâcheux pour sa maîtresse, & froid pour ses amis,

Il prend une autre forme, & change de vernis.

Tout craint dans sa maison, & tout fuit sa rencontre :

Le courtisan s'éclipse, & le tyran se montre.

LE BARON, d'un ton irrité.

Ma sœur !

CÉLIANTE.

Le trait est fort ; mais vous me l'arrachez,

Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez :

Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue :

Profitez-en, ou bien si l'erreux continue,

Des vôtres, redoutez le funeste abandon ;

Craignez de vous trouver seul dans votre maison,

Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,

Dont un foule détruit l'estime qui s'envole.



## SCÈNE VII.

LE BARON, *seul*.

JE ferois trop heureux de me voir délivré  
 De ces especes-là dont je suis entouré.  
 Mais sortons ; il est temps de faire ma tournée ,  
 Et de régler l'effor de toute la journée.  
 Passons chez la Marquise & chez le Commandeur :  
 Voyons la Présidente ; & puis mon Rapporteur.

## SCÈNE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR, je viens...

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Mais daignez me permettre ;

Monsieur...

LE BARON.

Mes gens au Duc ont-ils porté ma lettre ?

LISETTE.

Je pense que la Fleur est parti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, & ces animaux-là  
 Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.  
 Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais Monsieur de Forlis...

LE BARON.

Quoi, Monsieur de Forlis ?

LISETTE.

Arrive en ce moment, je vous en avertis,  
 Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable  
De venir m'avertir. Le terme est admirable !

L I S E T T E , à part.

Quel homme ! Mais, Monsieur...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas ;  
Annoncez désormais, & n'avertissez pas.

( *Lifette rentre.* )

S C E N E I X.

LE BARON, *seul.*

**F**ORLIS, pour arriver a mal choisi son heure :  
J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure.  
C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,  
Et le quitter après le premier compliment ;  
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

S C E N E X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*

**V**OTRE santé, Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne ,  
Baron ?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter ,  
Pour t'unir à ma fille , & par-là cimenter  
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous rassemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial !

Je suis très-éloigné du cérémonial :  
 Mais je veux qu'un ami , quand il me voit , s'épanche .  
 Et me marque une joie aussi vive que franche .  
 Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix ,  
 Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis ;  
 La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence .

LE BARON.

Pardon ; mais je me vois dans une circonstance  
 Qui , malgré moi , Monsieur , me force à vous quitter .  
 Je vous laisse le maître , je cours m'acquitter  
 D'un devoir...

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive!...

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable ,  
 Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier ;  
 Si c'est une corvée , il la faut essuyer .

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va , trente de ces affaires  
 Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires .

LE BARON.

Je ne puis différer , & j'ai promis d'honneur .

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur .

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs .

M. DE FORLIS.

Tiens , je vais en six phrases

Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases .  
 Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris  
 La dorure & l'éclat d'un nouveau vis-à-vis ;  
 Éclabouffer vingt fois la pauvre infanterie ,  
 Qui se sauve , en jurant , de la cavalerie :  
 De toilette en toilette aller faire sa cour ,  
 Apprendre & débiter la nouvelle du jour ;  
 Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable ,  
 Et lier pour le soir une partie aimable ,  
 Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement ,

Pour parler du Champagne à souper largement ;  
 Faire l'après midi mille dépenses folles ,  
 En deux médiateurs perdre huit cent pistolles ;  
 Sur une tabatière , ou bien sur des habits ,  
 Dire ton sentiment & ton sublime avis ;  
 Conduire à l'Opéra la Duchesse indolente ,  
 Médire ou bien broder avec la Présidente  
 Avec le Commandeur parler chasse & chevaux ;  
 Chez le petit Marquis découper des oiseaux :  
 Voilà le plan exact de ta journée entière ,  
 Tes devoirs importants , & ta plus grave affaire.

## LE BARON.

Monsieur le Gouverneur vous nous blâmez à tort ;  
 On ne vit point ici comme dans votre Port ,  
 Nous devons y plier sous le joug de l'usage ;  
 Ce qui paroît frivole est dans le fonds très-sage.  
 Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement ,  
 Forment cet heureux cercle & cet enchaînement ,  
 De qui le mouvement journalier & rapide  
 Nous fait , par l'agréable , arriver au solide.  
 C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons ,  
 Qu'on acquiert les amis & les protections ;  
 Au sein des jeux rians on perce les mystères ;  
 Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires ;  
 Le succès en dépend , tout y va , tout y tient ,  
 Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

## M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause ,  
 Et je sens , dans le fond , qu'il en est quelque chose.

## LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands ,  
 Je le dois à ces ris.

## M. DE FORLIS.

Je te prends sur le temps.

Pour rendre à mes égards ta conduite louable ,  
 Emploie en ma faveur ce crédit favorable.  
 L'occasion est belle , & voici le moment :  
 Fais agir tes amis pour le Gouvernement  
 Qu'à la place du mien à la cour je demande ;  
 Tu fais , pour l'obtenir , que mon ardeur est grande :  
 Qu'il doit , outre l'honneur , grossir mes revenus ,  
 Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :  
 Par plusieurs concurrens cette place est briguée ;  
 Du Royaume , Baron , c'est la plus distinguée.

Un homme bien instruit m'a marqué de partir ;  
 De mettre tout en œuvre , il vient de m'avertir.  
 Un motif si pressant joint à ton mariage ,  
 M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.  
 As-tu sollicité ? Depuis près de deux mois  
 Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :  
 Tu m'as promis de voir le Ministre qui t'aime ;  
 L'as-tu fait ? Puis-je bien m'en fier à toi-même ?

LE BARON.

Oui : mais permettez...

M. DE FORLIS.

Non , je te connois trop bien.

Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non , rien.

Je ne te ferois pas grace d'une seconde.  
 Si tu prends une fois ton essor dans le monde ,  
 Crac , te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez , & qu'il le faut enfin ,  
 Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & sublime !

Sacrifice étonnant ! Grande preuve d'estime !

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon ,  
 Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.

Je crains ces dîners-là : J'aime la bonne chère ;  
 Et traite-moi plutôt en personne étrangère :  
 Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela ,  
 Et l'appétit chez moi se fait sentir déjà.  
 Le chemin que j'ai fait est très-considérable ,  
 Et me fait aspirer au moment d'être à table.  
 En attendant , passons dans mon appartement ,  
 Nous parlerons ensemble.

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc ! Que veut dire un discours de la sorte ?  
 F

42 LES DEHORS TROMPEURS.

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe ?

Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi ?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.

Et par qui donc l'est-il ?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La chose est toute neuve ; & cet homme se nomme ?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.

Mon logement est pris , & par un inconnu !

LE BARON.

C'est un Abbé, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé !

LE BARON.

Mais, de grace...

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire, passé :  
Mais un petit colet me déloger ainsi !

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir si-tôt ici ;  
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes  
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

## LE BARON.

Mais si vous le voulez, Monsieur, absolument,  
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement ;  
Ou bien , comme l'Abbé part dans l'autre semaine ,  
Et que de nos façons il faut bannir la gêne ,  
Vous logerez plus haut.

## M. DE FORLIS.

Oui , je t'entends, Baron :  
Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon.

## LE BARON.

Vous êtes mon ami.

## M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante :  
Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'augmente ,  
Viens ; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger ;  
Loge-moi vite...

## LE BARON.

Où donc ?

## M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS,

LE BARON.

**L**E Forlis , par bonheur , fait la méridienne ;  
Je respire. Entre nous son amitié me gêne.  
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai , je commence  
A me flatter , Monsieur , d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succède au plus affreux souci.  
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :  
On n'imagine point jusqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non , non , vous ignorez combien il est flatteur.  
Je ne fais quoi pourtant m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment ! votre ame encore est-elle intimidée ?



LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée ;  
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup cessez d'être agité ;  
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne soient point respectables ?  
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas ?

LE BARON.

Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison ?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.

Elle y feroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe ?

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, & dois vous éclairer.  
La droiture est un frein que l'on doit révéler,  
Du monde ce sont là les maximes constantes  
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,  
Devoirs essentiels de la société,  
Dont ils sont les liens & comme le traité.  
On la doit consulter, sur-tout dans l'exercice  
Des charges de l'Etat d'où dépend la justice ;  
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,  
Et forme par degré la réputation :  
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle  
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle ;  
Pour tout ce qu'on regarde universellement  
Sur le pied de plaisir ou de délassément.  
Dans un temps de commerce, elle n'est plus admise,  
Et même s'en piquer devient une sottise.  
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,  
Où l'on est convenu de tromper finement ;  
D'être duppe ou fripon, le tout sans conséquence,  
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens d'où dépend notre paix,  
Peut-il être avili jusques à cet excès ?

## 46 LES DEHORS TROMPEURS.

Le monde est étonnant dans sa bisarrerie.  
Le joueur qui friponne est convert d'infamie ,  
Et le perfide amant qui trompe & qui trahit ,  
Devient homme à la mode , & se met en crédit.  
Quel travers dans les mœurs , & quel affreux délire !  
Aussi grossièrement peut-on se contredire !

### LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

### LE MARQUIS.

Mon ame , à penser faux , ne peut s'accoutumer.  
Le jeu , dont j'ai parlé , commerce de caprice ,  
Fondé sur l'intérêt , la fraude & l'avarice ,  
S'est rendu par l'usage un lien révééré :  
Les devoirs en sont saints , le culte en est sacré.  
A ses engagemens le fier honneur préside ;  
Et ses dettes , sur-tout , sont un devoir rigide :  
Au jour précis , à l'heure , il faut , pour les payer ,  
Vendre tout , & frustrer tout autre créancier ,  
Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole ,  
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.  
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté ;  
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :  
Leurs devoirs sont remplis les derniers ; & leurs dettes ,  
On ne s'acquittent pas , ou sont mal satisfaites.  
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement ,  
Vous profond dans le monde , & son digne ornement.

### LE BARON.

Je conviens avec vous , Marquis , & je confesse  
Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.  
Du sein de la lumière il tombe dans la nuit ,  
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit ;  
Mais il est notre maître , & nous devons le suivre ;  
Nous sommes , par état , tous deux forcés d'y vivre.  
Pour y plaire , y briller ; pour avoir ses faveurs ,  
Il faut prendre , Marquis , jusques à ses erreurs  
Dès qu'ils sont établis , préférer ses usages ,  
Quelques choquans qu'ils soient , aux raisons les plus sages.  
Quoi qu'il en coûte , on doit se mettre à l'unisson ,  
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.  
Si-tôt qu'il le condamne , il faut fuir tout scrupule ,  
Et même les vertus qui rendent ridicule.

### LE MARQUIS.

M'en déplaît au bon ton , dont je suis rebattu ,  
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

## L E B A R O N.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe ;  
 Mais il faut vous résoudre à vivre en Myſantrope.  
 Vous devez renoncer à tout amuſement,  
 Aller dans un déſert vous enterrer vivant ;  
 Ou , de cette vertu tempérer les lumieres,  
 L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.  
 J'avouerai franchement que vous me faites peur.  
 Orné de tous les dons de l'eſprit & du cœur ,  
 Vous allez, je le vois , ſi je ne vous ſeconde ,  
 Vous donner un travers en entrant dans le monde ;  
 Vous perdre exactement par excès de raiſon ,  
 Et d'un Caton précoce acquerir le ſurnom.  
 Choquer les mœurs du temps , & par cette conduite ,  
 Vous rendre inſupportable à force de mérite.

## L E M A R Q U I S.

Vos diſcours dans mon cœur ſont paſſer votre effroi.  
 Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.  
 Je ne puis vous cacher que , né pour y paroître ,  
 Je l'aime , & brûle en beau de m'y faire connoître.  
 Son commerce eſt un bien dont je cherche à jouir ,  
 Et m'en faire eſtimer eſt mon premier deſir.  
 J'ai , pour vivre content , beſoin de ſon ſuffrage.  
 Dans ce juſte deſſein ſi je faiſois naufrage ,  
 Je ne pourrois , Baron , jamais m'en conſoler.  
 La crainte que j'en ai me fait déjà trembler.  
 Pour voguer ſûrement ſur cette mer trompeuſe ,  
 Je demande & j'attens votre aide généreuſe.  
 Daignez donc me guider de la main & de l'œil ,  
 Et pour m'en garantir montrez-moi chaque écueil.

## L E B A R O N.

Vous me charmez , je ſuis tout prêt de vous inſtruire ,  
 Et vous n'avez , Marquis , qu'à vous laiſſer conduire.  
 Je veux choiſir pour vous le jour avantageux ,  
 Saiſir, pour vous placer , le point de vûe heureux ;  
 A vos dons naturels joindre les conſéquences ,  
 Y répandre des clairs , y mettre des nuances ,  
 Et faire enſin de vous , vous donnant le bon tour ,  
 L'homme vraiment aimable , & le héros du jour.  
 Je ne m'en tiens pas là. Non , Marquis , je vous aime ;  
 Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.  
 Mon amitié dans peu compte en venir à bout :  
 Votre amante en répond , elle a pour vous du goût ;  
 C'eſt le point principal , & qui rend tout facile :  
 Mais point de ſot ſcrupule , & montrez-vous docile.

48 LES DEHORS TROMPEURS.

Me le promettez-vous ?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti ; j'ai même ici ma lettre :

Mais je ne fais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,  
Et cet hymen, pour vous, est un coup important.

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons, c'est un bien où j'aspire ;  
Et c'est pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...

Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,  
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.  
D'autres la commettraient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.

On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE MARQUIS.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,  
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,  
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous ferez satisfait.

Attendez un moment.

( Il rentre. )



SCENE II.

## SCENE II.

LE MARQUIS, *ſul.*

H

L fert trop bien ma flâme !

Mais chaffons , après tout , cet effroi de mon ame ,  
 Quand j'en puis profiter ſans bleſſer mon devoir.  
 Le Baron , dans ce jour , il me l'a trop fait voir ,  
 Pour l'aimable Forlis ſent un mépris indigne ;  
 Il dedaigne un bonheur dont ſon cœur n'eſt pas digne.  
 De ſa grace naïve il méconnoît le prix.  
 Elle auroit un tyran ; & l'hymen , j'en frémis !  
 Pour elle deviendroît une chafne cruelle.  
 Je dois l'en garantir , moins pour moi que pour elle.  
 L'amour , la probité , la pitié , la raifon ,  
 Tout me fait une loi de tromper le Baron.  
 Employer l'artifice en cette conjoncture ,  
 C'eſt ſervir la vertu , non trahir la droiture.  
 Lui-même , qui plus eſt , me conduit par la main.  
 Je la vois , ſa préſence affermit mon deſſein.

## SCENE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, à *Lucile.*

OUI ; le Marquis attend de vous un grand ſervice ,  
 Et vous ſeule pouvez lui rendre cet office.  
 Songez qu'il le mérite , & qu'il eſt mon ami.

LUCILE.

Monsieur...

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, au Marquis ;

De quoi s'agit-il donc , Monsieur ?

LE MARQUIS.

C'eſt une lettre

Que j'oſe vous prier inſtaamment de remettre...

LUCILE.

A qui ?

50 LES DEHORS TROMPEURS,  
LE MARQUIS.

Mademoiselle , à cet objet charmant  
Dont vous êtes l'amie , & dont je suis l'amant.  
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, Monsieur , de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien , je suis content de ce procédé-là :  
Peut-être , avec le temps , mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue ?

LUCILE.

Mais je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue ,  
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui , Monsieur , je le crois , dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserois-je , pour moi , compter sur votre zèle ?

LUCILE.

Mais je ferai , Monsieur , mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond vraiment beaucoup mieux que tantôt ,  
Il se fait déjà tard , & partons au plutôt.  
Votre ame est à présent dans une douce attente.  
Volons chez la Comtesse , elle est impatiente :  
Voilà l'heure , & d'ailleurs , je dois voir en passant.  
Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.  
C'est un point capital oublié dans ma lettre.  
Mademoiselle...

LUCILE.

Eh bien , Monsieur ?

LE MARQUIS.

Sans la commettre ,  
Si dans cette journée , & par votre moyen ,  
Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne fort jamais.

## LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiselle,  
Trouver l'occasion de lui parler chez elle ;  
Et c'est pour tous les deux un bien essentiel.

## LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,  
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,  
L'intimide & la tient dans une gêne affreuse.

## LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût ;  
Et ne rien épargner pour en venir à bout.  
Il faut à ses dépens jouer la Comédie,  
Et je veux le premier être de la partie.

## LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

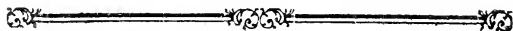
## LE MARQUIS.

Dès que Monsieur le veut,  
Convenez qu'on le doit, & songez qu'on le peut.

LE BARON, *au Marquis.*

Profitons des momens où son pere sommeille :  
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.

(*Lucile rentre.*)



## SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS,  
M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *arrêtant le Baron.*

**J**E t'arrête au passage ; & bien m'en prend, parbleu,

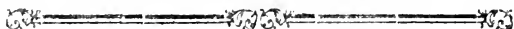
LE BARON.

Mais, Monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.





S C E N E V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS,  
LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

COMMENT donc ! Est-ce ainsi que l'on se fait attendre ?  
Moi-même il faut chez vous que je vienne vous prendre.  
Cet oubli me surprend, sur-tout de votre part.  
Vous, prévenant, exact...

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monsieur, vous méconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître ;  
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc ?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, Madame, absolument.  
J'ai besoin du Baron pour cet après-dinée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,  
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,  
Vous venez un peu tard, je suis première en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, Monsieur, que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.  
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh ! celle qui m'amène est plus intéressante.



M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend , & le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomène , & Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la Campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, Monsieur, on ne l'entendra plus;

Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc ? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi ! c'est un violon qui balance mes droits ?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable !

Je tombe de mon haut !

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,

Et qui tire des sons singuliers & nouveaux.

Ses doigts sont surprenants, ce sont autant d'oiseaux.

Doux & tendre, d'abord il vole terre à terre,

Puis, tout-à-coup bruisant, il devient un tonnerre,

Rien n'égale, en un mot, Monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,

Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage

Qui mérite, sur moi, d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh ! qui donc êtes-vous, pour jouter contre lui ?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monsieur doit préférer aujourd'hui.

54 LES DEHORS TROMPEURS.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent , & beaucoup de mérite :

Mais vous ne partez pas apparemment si vite.

On pourra vous entendre un autre jour,

M. DE FORLIS.

Comment!

LA COMTESSE.

Où. Quel est votre fort, Monsieur, précisément?

La mufette, la flûte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de mufette! Ah! la chose est nouvelle.

La bagatelle seule occupe vos esprits:

Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire & si grave & si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

LA COMTESSE.

Un Gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi! ce n'est que cela!

Oh, rien ne presse moins; si ce n'est celui-là,

Vous en aurez un autre, & la chose est facile.

Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,

Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.

Il faut, il faut saisir le moment fortuné.

Si le Baron manquoit cet instant favorable,

Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, Madame a raison, & j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter?

Un ancien ami n'a pas la préférence?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance.

Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parler.

C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.  
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monfieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter, Monfieur d'un espoir téméraire.

J'enleve le Baron pour la journée entière.

Je ne dérange rien dans les plans que je fais.

Au fortir du Concert je le mene aux Français,

Où j'ai depuis huit jours une loge louée,

Pour voir la nouveauté qui doit être jouée ;

Et de-là nous devons être d'un grand foupper,

Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper ;

Puis de la table au bal, ou, déguisée en Flore,

Je ne rendrai Zéphir qu'au lever de l'aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, Monfieur, & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

*Fin du troisieme Acte.*





## ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

**V**ous êtes, je le vois, mécontent de mon frere ,  
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire :  
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit ,  
Je ferois hautement éclater mon dépit ;  
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh ! quel nouveau sujet , Monsieur , vous indispose ?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.  
Je le suis au Concert, j'entre & je l'aperçois.  
Jusqu'à lui je pénètre au travers la cohue.  
Mon abord l'embarrasse ; à peine il me salue.  
Je lui parle ; il se trouble ; il répond à demi ,  
Et je le vois enfin rougir de son ami.  
Je sens qu'il me regarde en son impertinence ,  
Comme un Provincial dont il craint la présence  
Au milieu du grand monde il me croit déplacé ;  
Et dans le même temps qu'il est pour moi glacé ,  
Il se montre attentif , il fait cent politesses  
A des originaux de toutes les especes.  
Après d'eux tour à tour on le voit empressé :  
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable ,

Mais

Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,  
 Quelques instans après le fort l'en a puni :  
 Ce violon divin, & qui se voit l'idole  
 De Paris qui le court, a manqué de parole ;  
 L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit,  
 Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,  
 Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.  
 Le Concert est rompu ; l'aventure est cruelle :  
 C'est un coup dont il est si fort humilié,  
 Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié :  
 Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent ;  
 La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.  
 Pour vingt jeux différens, vingt Autels sont dressés,  
 Les sacrificateurs en ordre sont placés,  
 Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.  
 Du Dieu qui les reçoit, les mains sont des abîmes  
 Par qui dans un moment tout se voit englouti :  
 Un seul particulier dans une après midi,  
 Perd des sommes d'argent qui forment des rivières,  
 Et seroient subsister dix familles entières.  
 Le Baron qui se laisse emporter au courant,  
 Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent :  
 De dépit je le quitte, & cours pour mon affaire,  
 Ensuite je reviens dans le moment contraire,  
 Que par un as fatal il se voit égorgé ;  
 Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,  
 Plus de neuf cens louis-joués sur sa parole :  
 Mais il cede en Héros au revers qui l'immole.  
 Sous un front calme, il fait déguiser sa douleur ;  
 Et s'acquiert en partant le nom de beau joueur.

CELIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

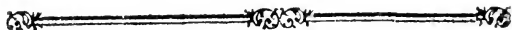
Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore ;  
 Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,  
 Et plus que mon affaire, occupe mon esprit.  
 L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre,  
 Et selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre,  
 Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,  
 Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.  
 Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CELIANTE.

Je rentre, vous seriez gêné par ma présence.

(Elle s'en va.)

H



SCENE II.

M. DE FORLIS, LE BARON,

LE BARON, *sans voir M. de Forlis.*

**J**E cache la fureur de mon cœur éperdu,  
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu ;  
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.  
Déguifons. Vous venez pour me faire un reproche.

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps seroit mal pris ;  
Quand ils font malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi, cesse de te contraindre,  
Je fais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,  
Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue,  
C'est un tour inoui que le hazard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus :  
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !  
Ceux que j'ai vu n'ont pas dix louis dans leur bourse ;  
Ils manquent tous d'espèces.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi.

Tien , en voilà huit cens , je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! Je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va , mon argent profite ,  
Quand il sert mon ami , quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger , vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine , & j'en suis plus heureux.  
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance  
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.  
Tu vas chercher ailleurs , & tu sembles rougir  
De t'adresser au seul qui peut te secourir ,  
Et qui goûte un bien pur à te rendre service ,  
Loin que ton sort le gêne , ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi ,  
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi ;  
J'en ferai trop payé , si je t'enseigne à l'être ,  
Et si mes procédés t'apprennent à connoître  
Celui qui l'est vraiment dans les occasions ,  
Non par des vains propos , mais par des actions ,  
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence ,  
Qui méritent au plus le nom de connoissance ,  
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir ,  
Ardens à te promettre , & froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts , & vous demande grace.

M. DE FORLIS.

S'il est sincere & vrai , ton remors les efface.  
Pour mieux le réparer , Baron , voici le jour ,  
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour :  
Pendant que tu jouois , j'ai pris soin de m'instruire ,  
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :  
J'ai su d'un secrétaire , & dans un autre tems  
Je n'en ferois ici des reproches sanglans ,  
J'ai su que tu n'as fait , malgré ma vive instance ,  
Pour ce gouvernement aucune diligence ,  
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé ,  
Indubitablement on te l'eût accordé.

## LE BARON.

La Cour n'est pas si prompte à répandre ses graces ;  
 Il faut long-tems briguer pour de pareilles places.  
 Et ce n'est pas , Monsieur , l'ouvrage d'un moment.

## M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend ;  
 Et j'ai tantôt appris du même secrétaire ,  
 Qu'il est sollicité par un fort adversaire ;  
 Qu'il faut tout mettre en œuvre & tout faire mouvoir ,  
 Sans quoi mon concurrent l'emportera ce soir.  
 Mon plan est arrangé , mes mesures sont prises  
 Pour parler au Ministre à six heures précises ;  
 Pour le voir , pour agir , voilà les seuls instans :  
 Si tu veux près de lui me seconder à tems ,  
 Nos efforts prévaudront , & j'obtiendrai la place.  
 Je fais qu'à te prier il n'est rien qu'il ne fasse ,  
 Et tu possèdes l'art de le persuader :  
 Mais il faut employer ton crédit sans tarder ,  
 Et venir avec moi chez lui , dans trois quarts-d'heure ;  
 C'est le tems décisif , promets-moi...

## LE BARON.

Que je meure

Si j'y manque , Monsieur !

## M. DE FORLIS.

Ne vas pas l'oublier.

Et songe...

## LE BARON.

Je ne fors que pour aller payer  
 La somme que je dois , & je reviens vous prendre ;  
 Vous n'aurez pas , Monsieur , la peine de m'attendre ;  
 On doit pour ses amis , tout faire , tout quitter ;  
 Vous m'en donnez l'exemple , & je dois l'imiter.

## M. DE FORLIS.

Tu feras accompli si tu tiens ta promesse.

(*Le Baron sort.*)



## SCENE III.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

CELIANTE.

**M.** ON frere auprès de vous a perdu sa tristesse ;  
 Et j'en juge , Monsieur , par l'air gai dont il sort.



Je crois qu'il est content ; pour moi , je le suis fort.  
 Adieu , Mademoiselle. Attendant qu'il revienne ,  
 Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.

( Il sort. )

## S C E N E I V.

C É L I A N T E , *seule.*

**L** a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait ,  
 Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

## S C E N E V.

C É L I A N T E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

**A** PPRENEZ un secret que je ne puis vous taire.  
 Lucile , Lucile aime , & Monsieur votre frere ,  
 A , comme il est trop juste , un rival préféré.

C É L I A N T E.

Quelle idée !

L I S E T T E.

Oh ! mon doute est trop bien avéré.

C É L I A N T E.

Sur quoi donc le crois-tu ?

L I S E T T E.

Je viens de la surprendre  
 Dans le tems que sa main ouvroit un billet tendre ,  
 Qu'elle a vite caché si-tôt que j'ai paru ;  
 Et par là mon soupçon s'est justement accru.

C É L I A N T E.

Va , c'est apparemment la lettre d'une amie.

L I S E T T E.

Non , non , je n'en crois rien ; sa rougeur l'a trahie :  
 Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent ,  
 On est moins émpresée , & le trouble est moins grand.  
 On attribue à tort à son peu de génie  
 Son humeur taciturne & sa mélancolie :

## 62 LES DEHORS TROMPEURS.

L'Amour est seul l'auteur de ce silence-là ;  
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée :  
La curiosité dont je me sens pressée ,  
M'a fait étudier ses moindres mouvemens ,  
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens ,  
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible ;  
Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infallible ;  
Je porte encore plus loin ma vue à son sujet ,  
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

C É L I A N T E.

Bon !

L I S E T T E.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend visite ,  
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.  
J'ai, qui plus est, surpris quelques regards entre eux ,  
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :  
C'est lui, Mademoiselle ; & j'en fais la gageure.

C E L I A N T E.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

L I S E T T E.

Ils s'aiment en secret, je ne me trompe pas :  
Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas ,  
Pour lire le billet elle y vient, j'en suis sûre.  
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

C É L I A N T E.

Non, viens, rentre avec moi, respectons son secret :  
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

( Elles rentrent. )



## S C E N E V I.

LUCILE, seule.

**E**NFIN me voilà seule ! Et bannissant la crainte ,  
Je puis donc respirer & lire sans contrainte  
La lettre d'un amant qui regne dans mon cœur !  
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

( ELLE LIT. )

Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus singulière  
que la nôtre, ni d'amant plus malheureux que moi. Je vous  
vois à toute heure sans pouvoir m'expliquer. Je m'aperçois qu'on  
vous méprise, & qu'on vous croit sans esprit & sans sentiment ,

vous qui pensez si juste , dont le cœur tendre & délicat égale la sensibilité du mien , & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre , & je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler , si votre mariage ne faisoit que mon malheur ; mais il va combler le vôtre ; je le fais , je le vois , & je ne puis l'empêcher ; c'est là ce qui rend mon désespoir affreux : sans une prompte réponse j'y vais succomber.

( Après avoir lu. )

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre,  
Ma peine & mon plaisir ne sauroient se comprendre ;  
Non , mon état n'est fait que pour être senti !  
J'ai là tout ce qu'il faut. Vite , répondons-y.

( Elle écrit en s'interrompant. )

Cher Amant ! Si les traits de l'ardeur la plus vive ,  
Si d'un parfait retour l'expression naïve  
Peuvent te consoler & calmer tes esprits ,  
Tu feras satisfait de ce que je t'écris.  
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

## SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

**J**E viens de m'acquitter. Grace au Ciel , je respire.  
Mais que vois-je ! Lucile a l'esprit occupé !  
Elle écrit une lettre , ou je suis fort trompé.  
Elle ne pense pas , comment peut-elle écrire ?  
Parbleu , voyons un peu de son stile , pour rire.

( A Lucile. )

Puis-je , sans me montrer curieux indiscret ,  
Vous demander pour qui vous tracez ce biller ?

LUCILE, avec surprise.

Ah !

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.  
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur , je n'écris à personne.  
Ce sont des mots sans suite , & mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe ; montrez-moi , s'il vous plaît , ce papier.

64 LES DEHORS TROMPEURS,

Ne me refusez point , lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras !

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

*J'ortographie...*

Et peins trop mal , Monsieur... Jamais je n'oseraï.

LE BARON.

Pourquoi ? Vous avez tort , je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture ,

Et vous vous moqueriez de moi , j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon ! Vous faites l'enfant.

LUCILE.

*Je suis de bonne foi.*

Je fais l'opinion que vous avez de moi ;

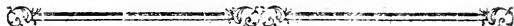
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

*Ah ! Mauvaises défaites.*

Donnez ; pour mettre fin aux façons que vous faites...

*( Il lui prend la lettre des mains & lit. )*



SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *dans le fonds du Théâtre.*

Je aperçois le Baron & ma chère Forlis!

Mais il lit un billet , Ciel ! L'auroit-il surpris ?

LE BARON, *après avoir lu , à Lucile.*

Je doute si je veille , & je ne fais que dire!

Parlez , est-ce bien vous qui venez de l'écrire ?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens.

Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens.

Plus

Plus je la lis , & plus cette lettre m'étonne.  
 Le sentiment y regne ; & l'esprit l'affaïsonne.  
 Belle indolente , hé quoi ! sous cet air ingénu ,  
 Vous me trompez ainsi ? Qui l'auroit jamais cru !

( *Il relit tout haut.* )

*Je fais qu'on me croit sans esprit ; mais ce n'est que pour vous  
 seul que je voudrois en avoir.*

( *Il s'interrompt.* )

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.  
 Je sens toute la force & la délicatesse  
 Du reproche fondé que cache ce billet,  
 Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.  
 Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.  
 Mes fautes, j'en rougis , y sont trop bien dépeintes.  
 Voilà le résultat de tous nos entretiens ,  
 Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE , à part.

La méprise est heureuse , & mon ame respire.

LE MARQUIS , à part.

Fort bien ! Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire :

LE BARON.

Cet embarras charmant , cet aimable rougeur  
 Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS , à part.

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joie ! Elle m'aime , elle sent , elle pense !  
 Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence !  
 Ah ! Pourquoi si long-temps me cacher ces trésors ,  
 Et les ensevelir sous de trompeurs dehors ?  
 Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute , & ma vûe  
 Devoit lire à travers cette crainte ingénue :  
 Je devois démêler son cœur & son esprit.  
 Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit ;  
 Et ces traits dont mon ame est confuse & ravie ,  
 Font ma satire autant que mon apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS , à part.

Je jouis d'un plaisir tout nouveau ;  
 Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON , au Marquis qui s'avance :

Ah ! Marquis , vous voilà , ma joie est accomplie.

## 66 LES DEHORS TROMPEURS.

C'est ici le moment le plus doux de ma vie.  
Mon bonheur est au comble , & je viens de trouver  
Tout ce qui lui manquoit , & qui peut l'achever.  
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.  
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.  
Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit.  
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

( Il lit. )

*Je sais qu'on me croit sans esprit , mais ce n'est que pour vous  
seul que je voudrois en avoir ; & si je pouvois réussir à vous per-  
suader que je suis aussi spirituelle que tendre , peu m'importe-  
roit que le reste du monde me donnât le nom de sotte & de stupide.  
L'abatement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous , a  
dû donner de moi cette idée ; & depuis que je vous vois ici , votre  
présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer. Je sens  
que mon cœur fait tort à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté  
de m'exprimer , & je suis trop occupée à sentir , pour avoir le  
loisir de penser.*

( Après avoir lû. )

Mais est-il rien , Marquis , qui soit plus adorable ?  
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable ?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE , au Baron.

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non , non , mon repentir égale ma surprise ;  
Je dois à vos genoux expier ma méprise.  
Pardon , je vous croyois , il faut trancher le mot ,  
Sans esprit , & c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE , relevant le Baron.

Levez-vous , vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.  
C'est par mille respects , par un culte flatteur ,  
Que je puis désormais réparer mon erreur.  
Vous êtes accomplie , & je n'en puis trop faire.  
Vous , Marquis , prenez part à mon transport sincère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux ,  
Si comme moi , mon cher , vous devenez heureux.

## LE MARQUIS.

Oh ! je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc ! Votre amante  
Vous auroit-elle écrit ?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchanté.  
Votre ravissement n'égale pas le mien.  
C'est à Mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents , comme je le desiré.  
Déformais mon hôtel , qui m'étoit odieux ,  
Me deviendra charmant , embelli par vos yeux.  
Vous seule me rendez son séjour agréable.  
Pour vous plaire , je veux m'y montrer plus aimable ;  
Et goûter sans mélange un destin bien plus doux.  
Je vais me partager entre le monde & vous.



## SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE,  
LISETTE.

LISETTE.

**D**ARDON , si j'interromps , Monsieur : mais la Duchesse  
Demande à vous parler pour affaire qui presse :  
Elle est dans son carrosse , & ne peut s'arrêter.  
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais , sans plus hésiter ,  
Qu'il entre donc.



S C E N E X.

LES ACTEURS PRÉCEDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, Madame vient vous prendre,  
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre,

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

( *Le laquais sort.* )

S C E N E X I.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Vous allez donc partir ?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir ;  
A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.  
La fille me rappelle, & j'ai promis au pere.  
Rien ne peut m'arrêter, quand je dois le servir.  
Je ne suis qu'un instant, & je vais revenir.

S C E N E X I I.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il ne reviendra pas si-tôt, Mademoiselle ;  
Et la Duchesse va l'emmenner avec elle.  
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :  
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort !

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance ;

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense



Qu'il s'agit d'affortir des porcelaines;

LE MARQUIS.

Bon !

L I S E T T E.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.

Mais le carosse part, & voilà qu'on l'emmene :

Moi-même je descends pour en être certaine.

(à part.)

Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.

Monsieur les laisse seuls, & je fais comme lui.

(Elle rentre.)

S C E N E X I I I.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

JE puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,  
Vous voir & vous parler sans témoin & sans gêne.  
Que cet instant m'est doux ! Que je suis enchanté !  
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?  
Vous ne répondez rien, & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :  
Le discours est trop foible, & je n'en puis former.  
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile ! Il n'est point d'éloquence  
Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;  
Dans ceux de mon amant un autre Ciel me luit :  
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaitre,  
Et l'Amour près de lui me donne un nouvel être.  
Mon ame n'étoit rien, quand il étoit absent ;  
Sa vûe & son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous, je n'ai point de pensée.  
Je suis stupide auprès du monde indifférent,

70 LES DÉHORS TROMPEURS.

Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.  
 Le mien ne brille point dans une compagnie :  
 Le sentiment l'échauffe , & non pas la faillie.  
 Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien épris ,  
 Est le seul qui m'inspire , & dont je sens le prix.

L E M A R Q U I S.

Ah ! C'est le véritable , & n'en ayons point d'autre ;  
 Comme il sera le mien , qu'il soit toujours le vôtre.  
 Ne puissions notre esprit que dans le sentiment.  
 Vous m'aimez ?

L U C I L E.

Oui , mon cœur vous aime uniquement.

L E M A R Q U I S.

Que votre belle bouche encore le répète ;  
 Vous avez , à le dire , une grace parfaite.

L U C I L E.

Oui , Marquis , je vous aime , & je n'aime que vous.

L E M A R Q U I S.

Et moi je vous adore.

L U C I L E.

O retour qui m'est doux !

L E M A R Q U I S.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes !  
 Mon bonheur est troublé par de justes alarmes ;  
 Et je suis près de voir le Baron possesseur  
 D'un bien que sa poursuite enlève à mon ardeur :  
 J'ai frémi , quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

L U C I L E.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

L E M A R Q U I S.

Elle est entre ses mains ?

L U C I L E.

N'en foyez point jaloux ;  
 Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

L E M A R Q U I S.

D'accord ; mais pour vous plaire , il redevient aimable ;  
 Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

L U C I L E.

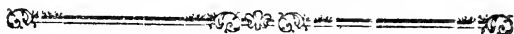
Quelque forme qu'il prenne , il n'avancera rien ,  
 Je le verrai toujours , à l'examiner bien ,  
 Comme un tyran caché , qui , sous un faux hommage ,

Me prépare le joug du plus dur esclavage ;  
 A qui l'hymen rendra sa première hauteur ,  
 Et qui me traitera comme il traite sa sœur.  
 A son sort , par ce nœud , je tremble d'être unie :  
 Je vais , dans les horreurs , traîner ma triste vie.  
 Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui  
 N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui ,  
 J'aurois déjà , j'aurois forcé mon caractère ,  
 Et je serois tombée aux genoux de mon pere :  
 Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets ,  
 Plutôt que d'épouser un homme que je hais ,  
 Et que mes yeux verroient même avec répugnance ,  
 Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.  
 Jugez combien ce fond de haine est augmenté ,  
 Par l'amour que le vôtre a si bien mérité !  
 Jugez combien il perd dans le fond de mon ame ,  
 Par la comparaison que je fais de sa flâme ,  
 Avec le feu constant , tendre & respectueux  
 D'un amant jeune & sage , aimable & vertueux !  
 Vous possédez , Marquis , le mérite solide :  
 Il n'en a que le masque & le vernis perfide ;  
 Il ne songe qu'à plaire , & ne veut qu'éblouir.  
 Vous seul savez aimer , & vous faire chérir.  
 De tout Paris , son art veut faire la conquête :  
 A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.  
 Il est par ses dehors & par son entretien ,  
 Le héros du grand monde , & vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu , qui me charme , en même tems m'afflige :  
 A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :  
 Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.

*(Il lui baise la main)*



SCENE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

**C**ONTINUEZ, Monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel ! C'est Lisette !

LISETTE.

Là , n'ayez aucune alarme ,  
 Pour vous je m'intéresse , & votre amour me charme.

72 LES DEHORS TROMPEURS,

Il est entièrement conforme à mon souhait ;  
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.  
Mais il est en main sûre, & bien loin de vous nuire,  
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.  
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.  
Pardonnez, si je trouble un entretien si doux :  
Mais ayant vu de loin revenir votre pere,  
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.  
Je crois que j'ai bien fait, & qu'il n'est pas besoin  
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, & je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc ?

LUCILE.

Adieu. Malgré moi je vous quitte.  
(Elle rentre.)



S C E N E X V.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

MON cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous fers tous les deux par inclination :  
Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.  
Avec lui je vous laisse, & suis Mademoiselle.  
(Elle s'en va.)



S C E N E X V I.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

OU donc est le Baron ? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de Parracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint ?...

LE MARQUIS.

COMÉDIE.  
LE MARQUIS.

73

Une affaire imprévue ;  
La Duchesse, Monsieur, elle-même est venue  
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,  
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse.

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier ;  
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

( Il sort. )



SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, seul.

**T**out faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même :  
Je le puis par mon oncle ; il fera tout, il m'aime ;  
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.  
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,  
De ma secrète ardeur faisons-lui confidence ;  
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.  
A Monsieur de Forlis je dois un tel appui ;  
Et je fers mon amour, en travaillant pour lui.

*Fin du quatrième Acte.*





## A C T E V.

### SCENE PREMIERE.

LUCILE , LISETTE.

LISETTE.

J'AI votre confiance , & je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien ; mais je suis inquiète.  
Mon pere & le Baron sont absens de ces lieux ;  
Le Marquis devoit bien se montrer à mes yeux ,  
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui , ce sont des instans très-chers ; mais sa tendresse  
Peut-être est occupée ailleurs utilement.  
De mon maître , pour vous , je crains le changement ;  
Il pourra balancer son penchant pour la mode ,  
Et le rendre assidu , partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur :  
Son amour à présent vous voit spirituelle ,  
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.  
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un Amant.

LUCILE.

Oui , le Marquis arrive avec empressement :  
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante !

## L U C I L E.

Ah ! Ciel ! C'est le Baron.

L I S E T T E.

La méprise est piquante.

La Comtesse en ces lieux accompagne ses pas.

( Elle sort. )

## S C E N E I I.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, au Baron.

N ON, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, à Lucile.

Je n'ai pu m'échaper des mains de la Duchesse :  
Je suis au désespoir. La cruelle Comtesse  
A secondé si bien son desir obstiné,  
Qu'à la piece nouvelle elles m'ont entraîné.  
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge ;  
Mais envain des Acteurs elles ont fait l'éloge,  
Au Théâtre & par tout je n'ai rien vu que vous.  
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux ;  
Il jette tous mes sens dans une aimable yvresse ;  
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ! Il prend le ton d'un Amant langoureux !

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux !

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, à Lucile.

De notre hymen ce soir, je veux former la chaîne ;  
Et votre pere va...

L U C I L E, d'un air troublé.

Monseigneur, l'avez-vous vu ?

LE BARON.

Empressement flatteur ! Je ne l'ai jamais pu.  
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire , & j'en suis étonnée !  
Si vous continuez , il faudra vous lier.  
C'est cent fois pis , Monsieur , que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah ! des ardeurs parfaites !  
Mais étant amoureux , & du ton dont vous l'êtes ,  
Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux ,  
Que voulez-vous , Monsieur , que l'on fasse de vous ?  
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non , tout Amant l'ennuie.  
L'amour & lui , Monsieur , sont brouillés tout-à-fait.  
L'un est vif , amusant , l'autre sombre & distrait,  
Le monde d'un butord fait un homme passable ,  
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'Amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel Ange , il est peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits , l'Amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.  
Pour valoir quelque chose , il faut nous voir vraiment ,  
Avoir du goût pour nous ; mais point d'attachement ;  
Point d'amour décidé , ni qui ferme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine  
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.  
Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe,  
Elle n'a que seize ans, C'est l'âge d'être dupe ;



L'âge par conséquent de se représenter  
 L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.  
 Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piège ;  
 Moi, Baron, qui vous parle, oui, j'ai, vous l'avouerai-je,  
 J'ai soupiré, languï pour un jeune écolier,  
 Mais languï constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable !

LA COMTESSE, à *Lucile*.

L'Amour vous paroît donc bien beau, bien adorable ?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit se taire là-dessus,  
 Madame; & je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,  
 Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.  
 Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, à *part*.

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.

(*Elle sort.*)



SCÈNE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

NON, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.  
 Je passe chez l'Abbé pendant une minute,  
 Et vais lui demander certain livre nouveau,  
 Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.  
 Ensuite je reviens, je vous le signifie,  
 Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie,  
 Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,  
 D'estime ni d'égard pour un homme noyé.  
 Paris dont vous allez vous attirer le blâme ;  
 Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.  
 A votre porte même, on vous fera l'affront  
 De l'afficher, Monsieur, & les passans liront :  
 Cy-gît dans son Hôtel, sans avoir rendu l'ame,  
 Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.

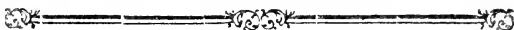
(*Elle sort.*)



## S C E N E I V.

LE BARON, *seul.*

**S**A menace est fondée , & j'en suis alarmé.  
 Mais non , belle Forlis , j'aime & je suis aimé.  
 Pour unir à jamais ta fortune & la mienne ,  
 J'attends dans ce moment que ton pere revienne.  
 Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris ,  
 J'obtiendrai son suffrage , au lieu de son mepris.  
 D'avoir tant retardé je me fais un reproche ,  
 Je devois... mais je vois mon ami qui s'approche.



## S C E N E V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

**J**E vous attends ici, Monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier.  
 Tu m'as servi si bien, & de si bonne grace,  
 Que par tes heureux soins un autre obtient la place.  
 Le Ministre me l'eût accordée aujourd'hui,  
 Si, pour me seconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monsieur, en ma puissance.  
 Un contre-temps fatal a retenu mes pas.  
 J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle ;  
 Et j'étois...

M. DE FORLIS.

Je le fais, fort tranquille au spectacle.

Oui , mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.

Du nœud qui nous unit , tu ne fais qu'abuser.  
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie ,  
J'en remplis les devoirs , & ton cœur les oublie.  
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement ;  
J'en ai seul tout le poids , & toi , tout l'agrément ;

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zele.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.  
Le seul prix que je veux de mon attachement ,  
Est de venir parler au Ministre un moment.  
Mon sort dépend d'un mot , d'une simple parole ,  
Je ne puis l'obtenir ; & ton esprit frivole  
Refuse à mon bonheur ces instans précieux ,  
Et c'est pour les donner , à quel soin glorieux ?  
A celui de juger une piece nouvelle.

LE BARON.

Monsieur , on m'a contraint , malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle !

J'ouvre les yeux , & vois que dans ce siècle-ci  
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur , je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse !

Je vous le dis avec beaucoup de politesse ,  
Mais dans un dessein ferme , & formé sans retour ,  
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de Cour.  
Et vous ne devez plus , à l'avenir attendre  
De m'avoir pour ami , ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié ,  
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié ,  
Pour votre fille au moins , montrez-vous moins sévere ,  
Prenez en sa faveur des entrailles de pere ,  
Et puisqu'il faut , Monsieur , vous en faire l'aveu ,  
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu ,  
Qu'un penchant mutuel...

80 LES DEHORS TROMPEURS,  
M. DE FORLIS.

Quoi ! Ma fille vous aime !

LE BARON.

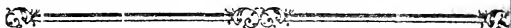
Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même ;  
Et pour vous en donner un garant plus certain ,  
Lisez , voici, Monsieur , un billet de sa main.  
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune ,  
Vous feriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu le Billet qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit ,  
Et que je ne suis point un aveugle dépit ,  
Je consens que ma fille elle-même prononce ,  
Je m'en rapporterai, Monsieur , à sa réponse.  
Je dois croire , & je suis , qui plus est , affermi,  
Que vous ne ferez pas meilleur époux qu'ami ;  
Mais ce danger pour elle est encor préférable ,  
Tout mis dans la balance , au malheur effroyable  
D'obéir par contrainte , & de voir son sort joint  
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.  
Pour l'immoler ainsi , ma fille m'est trop chère.  
Ma bonté fait borner l'autorité de père ;  
Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans ,  
Pour être leurs soutiens , & non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.



S C E N E V I.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

**L** I S E T T E !

L I S E T T E.

Quoi , Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille  
Que je veux lui parler , & qu'elle vienne ici.

(*Lisette rentre.*)

SCENE VII

## SCENE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

**V**ous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zèle ;  
Je ne fais rien pour vous , je ne regarde qu'elle.

## SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, à *M. de Forlis*.

**J**E viens vous détromper sur le gouvernement.  
Vous l'obtenez , Monsieur , par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise , & non pas accordée.  
Mon oncle , qui parloit pour votre concurrent ,  
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.  
Il lui fait obtenir , Monsieur , à mon instance ,  
La vôtre qui se trouve être à sa bienfaisance ,  
Et d'une pension on y joint le bienfait.  
De l'autre en même tems vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois , Monsieur , dans cette circonstance ,  
Vous marquer trop ma joie , & ma reconnoissance.

LE BARON, à *M. de Forlis*.

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli ,  
Et Monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non , au Marquis tout seul je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami , cela revient au même.

L

## 82 LES DÉHORS-TROMPEURS.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt  
Fait du vôtre, Monsieur, la critique tout haut.  
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle,  
Le sien m'a prévenu, voilà votre modele.

---

### SCENE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS,  
LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**L'**HYMEN est-il rompu, Baron infortuné ?

M. DE FORLIS.

Non ; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné !

Je vois de mon côté passer le cher beau-pere.

LE BARON.

Sa fille qui paroît me fera moins contraire.

---

### SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS,  
LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

**M**LA fille, approche-toi, viens, c'est ici l'instant  
Pour toi le plus critique & le plus important.  
J'apprends que le Baron a su toucher ton ame.  
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flâme.  
Par mon choix j'ai moi-même autorisé tes feux,  
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable.

LE BARON, à Lucile.

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.  
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique fûr d'être aimé,  
Je n'ai pas son audace, & je suis alarmé.

LE BARON.

Que vois-je? Vous restez dans un profond silence,  
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance?  
Eh! quoi donc, cet aveu doit-il tant vous coûter?  
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter  
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,  
Et ce que je ne puis me lasser de relire  
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.  
Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

(*Elle prend la lettre & la lit.*)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.  
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, *à Lucile.*

Est seul digne de vous.

N'en convenez-vous pas, ainsi que votre père?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincère,

Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, Monsieur.

LE BARON.

Eh, quoi! N'est-ce pas moi que vous venez d'élire?  
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

L ij

## 34 LES DEHORS TROMPEURS,

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, écoutez un moment.

*(Elle lit haut)*

*L'abattement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée.*

*(au Baron en s'interrompant.)*

Oubliée ! Est-ce vous qui l'obsédez sans cesse ?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, *lui présentant le billet.*

J'ai donné lieu ! Tenez, répondez à ceci.

*(Elle lit.)*

*Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer.*

*(En s'interrompant.)*

Est-ce pour vous ? Depuis que je vous vois ici.

Vous radotez, mon cher.

LE BARON.

Le Marquis fait lui-même...

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc. Il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis sauroit-il ton secret ?

Réponds-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le fait.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à Mademoiselle, & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de façon.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon :

La petite convient qu'il fait tout le mystère ;

Il se trouble comme elle, & s'obstine à se taire,



Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.  
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment ! Ce n'est pas moi !

LUCILE.

Non , c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant !

L I S E T T E , à part.

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE , embrassant le Baron.

Vous n'êtes pas aimé ! Mon cœur est enchanté.

M. DE FORLIS , à Lucile.

Que ton choix est louable , & digne de me plaire !

En faisant ton bonheur , il acquitte ton pere ;

( Il montre le Marquis. )

La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main , pouvois-je faire moins ?

LE BARON.

Ah ! Marquis , deviez-vous me jouer de la sorte ,

Vous , à qui j'ai marqué l'estime la plus forte ?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons ,

Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie en ce moment je ne tiens point en place.

Votre Hymen est rompu. Quelle heureuse disgrâce !

M. DE FORLIS , au Marquis & à Lucile.

Sortons de cet Hôtel , tout doit nous en bannir.

Venez , mes chers enfans , je m'en vais vous unir.

*(au Baron.)*

Vous , vous n'avez plus rien qui retienne votre ame ,  
 Et vous pouvez , Monsieur , aller avec Madame ,  
 Entendre Concertos , Sonates , Opéra ,  
 Et les Vacarminis , autant qu'il vous plaira.

*( Il sort avec le Marquis & sa fille )**( Lisette rentre en même tems. )**S C E N E X I. & dernière.*

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

**C**ROYEZ en ses conseils ; venez , suivez mes traces ;  
 Fuyez votre maison , & reprenez vos graces.  
 Ne foyez plus ami , ne foyez plus amant.  
 Soyez l'homme du jour , & vous ferez charmant.

*F I N.*

---

On trouve à Toulon , chez J. L.  
R. Mallard , Imprimeur-Libraire ,  
place St. Pierre , un assortiment de  
Pièces de Théâtre , imprimées dans  
le même goût.

---







PQ  
1957  
B55D4

Boissy, Louis de  
Les dehors trompeurs

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

